

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 27 novembre 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lnc.

Le Jour d'Actions de Grâces.

Conformément à la louable et religieuse habitude qu'a prise de sa naissance le gouvernement des Etats-Unis, le président Roosevelt a lancé cette année, comme il l'avait fait depuis qu'il est arrivé au pouvoir et comme l'avaient fait tous ses prédécesseurs, une proclamation invitant les populations à se réunir dans les temples pour remercier la Providence des bienfaits qu'elle a répandus sur la nation durant les douze mois qui viennent de s'écouler. Il avait sans doute de bonnes raisons pour agir ainsi.

Le pays est resté en paix avec tous les peuples du globe, quoiqu'au commencement de l'année ses relations avec une nation envahie de ses victoires récentes sur un des plus grands empires du monde fussent tendues au point qu'une rupture était dans les possibilités admises.

L'habileté, le tact, la franchise des gouvernements américains ont écarté l'orage, et il faut en rendre grâce à la Providence, et d'autant plus que le pays est sorti de l'épreuve plus grand, plus respecté.

Il existe bien, en ce moment, une crise mondiale qui n'est pas sans causer quelques inquiétudes, mais plus d'argent n'est pas mortelle, comme dit le proverbe, et les succès qu'ont remportés les populations au point partout ne seront que de courts trêves. Il n'y aura eu qu'un arrêt, très court et sans graves conséquences, du peuple américain dans la voie de prospérité et de grandeur où il s'avance à pas de géant. D'ailleurs, les récoltes ont été abondantes partout, et les pays qui sont tributaires des Etats-Unis pour les produits agricoles de première nécessité ne tarderont pas à envoyer leur or qui remplira les coffres en partie vidés par une crise passagère.

La Nouvelle-Orléans a autant et peut-être plus que d'autres villes de l'Union Américaine, de nombreuses raisons d'adresser au ciel de chaleureux remerciements pour le passé et le présent. Elle a fait d'immenses progrès en ces

dernières années et elle ne souffre guère de la crise actuelle. Elle a conquis le rang élevé que des circonstances malheureuses l'avaient empêché d'occuper autrefois et elle s'y tient fermement. Partout dans son enceinte se construisent de vastes édifices, sa population augmente sans cesse dans des proportions exceptionnelles, les produits de la région qui l'entoure, sucre, coton, riz, etc., s'entassent sur ses quais, où les prennent des navires pour les distribuer à tous les points du monde.

Son état sanitaire s'améliore constamment, et lorsque les immenses travaux en cours d'exécution seront achevés elle s'élèvera de sa superbe au point de vue de la salubrité.

Que les Néo-Orléansais se rejoignent donc sincèrement et se souviennent qu'en remerciant l'être suprême des bienfaits dont il les a comblés ils feront, à la fois, œuvre de vrai patriote et de bon chrétien.

L'Écolière Anglaise et la Découverte de l'Amérique

Nous devons au "Soir," de Bruxelles, cette agréable narration de la découverte de l'Amérique par une petite écolière d'un faubourg de Londres.

"Le roi d'Espagne fit appeler Christophe Colomb et lui dit: — Vous êtes bien certain que l'Amérique existe? — Oui, sire, très certain. — Et si je vous donnais un bateau pourriez-vous naviguer jusque-là? — Je pourrais le faire. — Le Roi fit donner un bateau à Colomb et celui-ci se mit en route. Quand ils eurent navigué longtemps, les matelots murmurèrent, disant qu'un pays de ce nom n'existait pas.

Enfin la vigie annonce la terre. Le vaisseau approche et l'on aperçoit des nègres sur le rivage. — C'est bien ici l'Amérique, n'est-ce pas? leur demande Colomb. — Oui, c'est bien l'Amérique. — Vous autres, n'êtes-vous pas des nègres? — Oui, nous sommes des nègres. — Mais le chef des noirs s'avance et demande à son tour: — Mais ne seriez-vous pas, par hasard, Christophe Colomb? — En effet, Colomb, c'est moi. — Alors, se tournant vers ses compagnons, le chef leur dit: — Mes amis, il n'y a pas à se le dissimuler; cette fois, ça y est, nous sommes découverts.

A L'ACADEMIE. L'Académie française vient de décider qu'elle ne procéderait aux élections des successeurs de MM. Berthelot, André Theuriot et Sully Prudhomme qu'après les réceptions de MM. Maurice Donnay, le marquis de Ségur et Barbot.

tion, depuis plusieurs semaines. Les scrutins d'ailleurs, au dire d'un des membres les mieux renseignés de l'Académie, se dessinent déjà très nettement: M. Francis Charras serait élu au fauteuil de Berthelot, qu'on ne veut pas réserver par tradition à un savant, et M. Henri Poincaré se reporterait sur celui de Sully Prudhomme qu'il emporterait d'autant plus facilement qu'une majorité s'est prononcée pour cette combinaison. Quant à la succession d'André Theuriot, elle serait dévolue, mais non sans une lutte très chaude avec Jean Richelin, à M. Henri de Régnier.

THEATRES. ORPHEUM.

Il faudra se presser aujourd'hui pour obtenir des places à l'Orpheum, car le programme de vaudeville extrêmement intéressant qui y est offert est l'un des plus populaires depuis le commencement de la saison.

TULANE.

A la matinée à prix populaires donnée hier au Tulane la salle était bondée. Le soir, c'était la représentation dite de collège, et de nombreux étudiants de l'Université Tulane et du Collège Newcomb ont applaudi Henry Woodruff et ses partenaires dans "Brown of Harvard".

CRESCENT.

"George Washington Jr", une pièce semi-patriotique qui renferme des chansons qui provoquent l'enthousiasme, attire beaucoup de monde au Crescent. La matinée qui est donnée aujourd'hui est à prix populaires.

Jardin d'Hiver

La troupe d'opéra qui doit débiter prochainement au Jardin d'Hiver comprendra des artistes de premier plan qui ont brillé sur les scènes de New York. Nous pouvons citer M. Jethro Warner, un ténor dont la réputation est déjà grande, quoiqu'il ne soit de même que depuis quelques années, et qui après avoir tenu des rôles importants avec Richard Carlyle dans diverses pièces, entre autres "The Tenderfoot", a triomphé dans "Isle of Spice".

Dan Young est un favori de notre public, et Miss Josie Intropodi a été applaudie par tous nos amateurs dans les "Rogers Brothers in Ire and" en 1906. Le chœur sera composé de jeunes femmes aussi jolies que bien douées.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidiennement. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Départ d'émigrants pour l'Europe

New York, 27 novembre.—Le mouvement d'émigration à destination de l'Europe prend de jour en jour de plus amples proportions et jamais encore dans l'histoire du port de New York on n'a vu pareil exode. Les trains entrant à New York sont bondés d'Italiens, d'Autrichiens et de Grecs, qui sont arrivés se rendant dans les agences des diverses compagnies de navigation en vue de retenuir leur passage pour l'Europe.

Le samedi dernière 30,000 passagers d'entreont ont quitté New York et les agents des compagnies déclarent que cette semaine le nombre des émigrants dépassera 50,000.

Afin de mettre un frein à cet exode les compagnies de navigation ont résolu de porter le prix du passage de 21 à 31 dollars, mais cette mesure semble n'avoir produit jusqu'ici que peu d'effet, et à bord des six navires qui ont quitté le port aujourd'hui il n'y avait pas une place de libre dans l'entrepont.

Le procès de Mme Bradley.

New York, 27 novembre.—L'audience d'aujourd'hui a été entièrement consacrée à l'interrogatoire de nouveaux témoins cités par la défense.

Le premier appelé à la barre a été M. Archibald Livingstone, qui remplissait les fonctions de sténographe dans l'étude du défunt sénateur Brown à Salt Lake City.

Le témoin a été interrogé sur une conversation qu'il a eue avec Mme Bradley quelques jours avant son départ de Salt Lake City pour Washington. Livingstone est remplacé à la barre par M. P. Christensen, avocat à Salt Lake City qui a été en relations d'affaires avec le sénateur Brown et Mme Bradley.

Christensen déclare qu'il a été témoin d'une scène violente entre Mme Bradley et Brown pendant laquelle ce dernier s'est porté à des voies de fait contre sa maîtresse. Trois autres témoins ont été entendus, puis le débat est ajourné à vendredi matin.

Retour de M. Shaw à New York.

New York, 27 novembre.—M. Leslie M. Shaw, ex-secrétaire du Trésor et actuellement président de la Carnegie Trust Company, est rentré hier soir à New York d'un voyage à Chicago pendant lequel il eut l'occasion de discuter avec plusieurs banquiers la situation financière.

Interrogé sur les résultats de son voyage, M. Shaw a dit: "L'Ouest a perdu confiance dans l'Est. Il nous en coûtera plusieurs millions de dollars pour rétablir les relations cordiales qui existaient dans le passé. Les financiers de l'Ouest déclarent que la crise actuelle est due entièrement aux opérations des banquiers de Wall Street, qui ne se préoccupent guère des intérêts du reste du pays."

Mort d'un ex-général confédéré. Knoxville, Tenn., 27 novembre.—Le général T. M. Kelso, un des citoyens les plus distingués de Fayette, Tenn., est mort hier soir au domicile de sa fille, Mme Robert L. Cunningham. Le général Kelso avait pris part à plusieurs combats importants pendant la guerre civile dans les rangs de l'armée confédérée et s'était distingué sur les champs de bataille.

La situation en Asie Mineure.

Constantinople, 27 novembre.—L'activité déployée depuis quelque temps par les bandes Kurdes dans les districts arméniens d'Erzeroum, Bitlis, Van, Kharpout et Diarbekir cause de grands ennuis au gouvernement ottoman qui ne sait quelles mesures employer pour prévenir les incursions de ses turbulents sujets.

Plusieurs ambassades étrangères ont déjà fait des représentations à la Sublime Porte à ce sujet, en demandant que des mesures immédiates fussent prises pour prévenir un massacre.

Ibrahim Pacha, gouverneur du Kurdistan, loin de chercher à rétablir l'ordre en couvrant plutôt les déprédations des Kurdes, et en l'espace des six dernières semaines on cite vingt quatre villages qui ont été pillés et incendiés par ces bandits.

Jusqu'ici cependant les Kurdes ont épargné la vie des arméniens, se contentant de les dévaliser. La famine commence à se faire sentir dans les districts ravagés et des secours urgents sont nécessaires pour empêcher les femmes et les enfants de mourir de faim pendant l'hiver.

Départ du général Garcia Velez.

Tampá, Fide, 27 novembre.—Le général cubain, Carlos Garcia Velez, qui depuis quelques semaines était en séjour aux Etats-Unis, s'est embarqué hier soir à Tampa pour la Havane.

Pendant son séjour à Washington le général Velez a eu une longue conversation avec le président Roosevelt au sujet de la situation politique à Cuba.

Le président a autorisé le général cubain à annoncer à ses compatriotes que les troupes américaines d'occupation seraient retirées de l'île aussitôt que leur présence ne serait plus jugée nécessaire au maintien de l'ordre.

Mort d'un ex-général confédéré.

Knoxville, Tenn., 27 novembre.—Le général T. M. Kelso, un des citoyens les plus distingués de Fayette, Tenn., est mort hier soir au domicile de sa fille, Mme Robert L. Cunningham. Le général Kelso avait pris part à plusieurs combats importants pendant la guerre civile dans les rangs de l'armée confédérée et s'était distingué sur les champs de bataille.

ACCIDENT.

Mathis Clavere, un jeune homme de 15 ans demeurant rue Decatur, 2415, a été victime d'un accident hier matin vers neuf heures. Il travaillait dans l'établissement de la Alden Knitting Co., situé à l'an-

BULLETIN FLUVIAL.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle-Orléans, Département de l'Agriculture des Etats-Unis. L'étiage à 8 heures A. M.

Nouvelle-Orléans, 27 novembre 1907.

Table with 5 columns: STATIONS, Pleine hauteur à la vive, pieds., Ligne de danger, Hauteur, pieds., Changements dans les dernières 24 heures.

PICKPOCKETS.

Mme Nelson G. Goreaux, qui demeure à l'angle des rues Baronne et Julie, a été victime ces jours derniers d'audacieux pickpockets. Elle avait porté plate à la police, mais l'affaire avait été tenue secrète dans l'espoir que les voleurs se feraient pincer dans un moult de pièges ailleurs.

Un jour de l'autre semaine Mme Goreaux montait dans un car rue du Canal. A l'intersection des rues Howard et Dryades 31 y eut une bousculade et Mme Goreaux protesta vivement.

Mais ce n'est que quelques instants plus tard qu'elle aperçut qu'un petit sac de cuir contenant \$50 et une broche garnie de diamants lui avaient été enlevés.

Messe commémorative.

L'Ordre des Chevaliers de Colomb, qui compte environ onze cents membres dans notre ville, fait célébrer aujourd'hui la messe annuelle pour les membres défunts.

Tentative de suicide.

Il y a six heures et demie du matin, Cora White, une femme de couleur domiciliée rue Douane, 1521, a tenté à ses jours en absorbant une dose d'acide carbonique. Elle a été promptement transportée à l'hôpital où les étudiants ont réussi à lui faire rejeter le poison.

LES COURSES. CHEVAUX INSCRITS DANS LES COURSES D'AUJOURD'HUI. Première course, 5/8 mille — Buie 95 livres, Silver Brook 85, Rose Blom 90, Floridagen 90, Orena 100, Katherine Murphy 100, McAtee 102, Calvin 103, Feast 106.

Deuxième course, 3/4 mille — Alvis 107 livres, Stella Land 107, Hughes 107, Quinabe 107, Lagarde 107, Tom McAfee 107, Astemid 107, Deshaou 107, Captain Farrell 111.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

NOEL TRAGIQUE.

GRAND ROMAN INEDIT PAR HENRI DEMESSE

PREMIERE PARTIE

Le drame de Locmariaquer

RECLUSION.

que le matin, au sortir de l'église; mais ayant mis un chapeau de paille entouré d'une gaze bleue, descendant les marches du perron.

Derrière elle marchaient le commandant Philippe Daroc, le docteur Honoré Vaillant, le commandant Robert Caylus et maître Loiseau.

L'ex-capitaine de vaisseau Philippe Daroc avait cinquante-trois ans. Il était de haute taille, avait belle prestance. Le type celtique, masque aux traits accentués, au front large strié de rides et bossu, aux yeux vifs sous des sourcils bosselés, aux lèvres fortes et nues, avec collier de barbe grise. Un être de race.

Il était habillé de noir, redingote courte, à la boutonnière ornée de la rosette de la Légion d'honneur. Une manche flottante sur son bras droit amputé.

Deux ans auparavant, dans une escarmouche, en Indo-Chine, une balle lui avait fracassé l'humérus. L'amputation avait été nécessaire.

Sa carrière se trouva ainsi prématurément interrompue. Il prit sa retraite et revint à son foyer pour ne plus s'en éloigner. — Monte, mama, dit Robert. — L'aide Mme Daroc à se hisser sur le siège d'avant du break. — A vous, commandant Caylus, fit le docteur Vaillant. Je

prendrai place près de vous sur une banquette d'arrière. Nous aurons toutes les jolies. Pas de préoccupations pour conduire puisque Robert nous mènera. — Et, puisque nous sommes derrière ma sœur, nous pourrions fumer. — Montes, commandant.

Le docteur Honoré Vaillant avait cinquante ans. Un colosse, trapu, aux larges épaules. Sa face rougeaudie, bossuée, rasée, aux yeux noirs, au front bien découvert, entouré de cheveux blancs taillés en brosse, était vivifié avec un air tout à la fois d'exubérance bonhomme et de très rare finesse.

Il portait toujours, été comme hiver, une redingote à longues basques, une cravate blanche, un chapeau aux larges ailes, en feutre de l'automne au printemps, en paille du printemps à l'automne.

Il grimpa lestement dans le break, où le commandant Robert Caylus avait pris place. — On n'attend plus que toi, monsieur mon filleul, dit celui-ci à Robert Daroc. — Parrain, j'y suis! Je me hisse. L'équipage est au complet. Je vais prendre la barre.

Le commandant Robert Caylus, ex-capitaine de frégate, officier de la Légion d'honneur, avait soixante-trois ans. Retraité depuis trois ans, célibataire, il s'était installé à Aray, pays de sa mère, où il avait vécu en enfant.

Il était long, maigre. Son visage, aux traits aigus, aux yeux clairs, à la bouche fine, était encore allongé par une barbe taillée en pointe et restée très noire.

Sa mère, ayant été l'amie la meilleure de la mère du docteur Vaillant et de Mme Daroc, il avait gardé des relations amicales avec la famille.

Par lui le lieutenant de vaisseau Philippe Daroc avait connu Anne Vaillant, de qui il était devenu l'époux. Il avait été le parrain de leur fils.

— En route, dit Robert, qui s'était hissé sur le siège d'avant, côté de sa mère. Au revoir, monsieur Loiseau. — Bonne promenade, firent le commandant Philippe Daroc et M. Loiseau.

— Ne te fatigue pas, Philippe recommanda Mme Daroc à son mari. — Sois tranquille, ma chère Anne. — Profite en toute quiétude de cette fin d'une belle journée. — Lâchez tout, Marc. — Allez-y, mon lieutenant. — Au revoir! — Robert rendit les rênes, et Co co partit, fringant. Marc referma la porte de la grille.

Il était long, maigre. Son visage, aux traits aigus, aux yeux clairs, à la bouche fine, était encore allongé par une barbe taillée en pointe et restée très noire.

Sa mère, ayant été l'amie la meilleure de la mère du docteur Vaillant et de Mme Daroc, il avait gardé des relations amicales avec la famille.

Par lui le lieutenant de vaisseau Philippe Daroc avait connu Anne Vaillant, de qui il était devenu l'époux. Il avait été le parrain de leur fils.

— En route, dit Robert, qui s'était hissé sur le siège d'avant, côté de sa mère. Au revoir, monsieur Loiseau. — Bonne promenade, firent le commandant Philippe Daroc et M. Loiseau.

— Ne te fatigue pas, Philippe recommanda Mme Daroc à son mari. — Sois tranquille, ma chère Anne. — Profite en toute quiétude de cette fin d'une belle journée. — Lâchez tout, Marc. — Allez-y, mon lieutenant. — Au revoir! — Robert rendit les rênes, et Co co partit, fringant. Marc referma la porte de la grille.

restait notaire, moins par amour de la papeterie, des actes, du code et du gain que pour le plaisir qu'il éprouvait en philo-sophie — apitoyé, du reste, indulgent, généreux et bon — à voir se jouer par devant lui la comédie des intérêts et des convoitises.

Il était vêtu d'une vieille jaquette élimée, ouverte sur un gilet usé, sur une chemise fripée, et chaussé de lourds brodequins — presque comme un paysan bourgeois.

Il n'avait jamais été coquet; mais, depuis son veuvage, il ne se préoccupait plus en aucune manière de son accoutrement.

— Maintenant, cher monsieur Loiseau, dit le commandant Daroc, me voici prêt à vous fournir les explications relatives aux projets que j'ai formés.

— J'écoute, commandant. — Vous connaissez tout aussi bien que moi, notre situation. — Quand je me suis marié, je ne possédais qu'une vingtaine de mille francs. Ma chère Anne m'apporta, en dot, quarante-cinq mille francs et sa part de la propriété de la maison que nous habitons et des terres qui l'entourent: jardins, vergers, parc.

tout près de six pour cent. Résultat très satisfaisant, certes. — Résultat que je n'obtiendrais plus, mon cher commandant. — C'est ce que je me suis dit déjà.

— Orayez bien que j'en suis désoilé. — Je vous sais gré de votre amicale sollicitude. — Si je vous paie trois pour cent, cette année, ce sera bon. — Anzi, je compte vous proposer de faire rentrer vos fonds le plus tôt possible, afin de les placer mieux — et même, je veux et dois ajouter, plus sûrement. — Plus nous allons et plus le taux des intérêts va baisser.

— Un jour prochain aura dû l'argent, bien garanti, ne donnera plus que deux à deux et demi de revenus. — Tout capitaliste devra, s'il veut que ses fonds fructifient, les faire valoir en personne. — Encore ne lui vaudront ils rien, mon cher, qu'il vent et peut s'en servir habilement et laborieusement.

— Ce ne sera que juste. — C'est mon avis. — Je ne m'étonne pas nos oignons d'accord sur ce point. — Tous les deux, nous avons fait nos preuves, nous devons avoir même mépris pour le capitaliste oisif et parasite, qui vivait grassement jadis de l'effort d'autrui, sans rien faire — que le mal, trop souvent!